

**Appel à projets Germaine Tillion
2023-2024
Thème 3 : Ecouter et comprendre l'autre**

Introduction

Germaine Tillion était ethnologue et a consacré sa vie à comprendre l'autre. « L'ethnologie c'est donc d'abord un dialogue avec une autre culture. Puis une remise en question de soi et de l'autre. » a écrit Germaine Tillion dans la préface de son livre référence *Le harem et les cousins*.

Cette étude et cette compréhension de l'autre débutent pendant ses études à Paris où elle est formée par Marcel Mauss, l'un des plus grands spécialistes des sciences humaines à l'époque. Elle s'intéresse aux différentes sciences qui peuvent l'aider à comprendre l'humain : l'histoire de l'art et des religions, la préhistoire, le folklore celtique, l'archéologie, les langues puis l'ethnologie.

Germaine Tillion part en 1934 en Algérie, qui est à l'époque département français, pour conduire une étude ethnographique dans la région des Aurès, au pays des Chaouïas. Pendant ses missions successives, de 1934 à 1937, puis de 1939 à 1940, elle suit cette tribu Chaouïa semi-nomade dans ses déplacements saisonniers : « Les gens de cette région étaient à la fois éleveurs et cultivateurs, car ni l'élevage ni la culture ne pouvaient les nourrir. Ils étaient donc semi-nomades : l'hiver ils vivaient au Sahara, l'été tout en haut des cimes, et en mi-saison dans les gourbis qui avoisinaient la guelaâ - forteresse où ils stockaient leurs récoltes. » (*Il était une fois l'ethnographie*, p.111). Elle suit le pèlerinage qui, chaque été, chemine sur 200 kilomètres jusqu'à la montagne du Djebel Bous et assiste aux cérémonies de mariage et de circoncision. Elle s'attache à reconstituer la généalogie de chacune des familles, « sur environ deux siècles en y joignant tous les événements retenus par les mémoires. » (*Il était une fois l'ethnographie*, p.19). Grâce à sa curiosité, son ouverture d'esprit, son respect pour les autres cultures, elle parvient à se faire adopter par un peuple très différent d'elle. Cette connaissance profonde qu'elle développe grâce à son immersion dans la société algérienne lui sera précieuse lors de la période de la guerre d'Algérie.

Au retour d'une de ses missions en Algérie, Germaine Tillion assiste en juin 1940 à la débâcle des armées françaises et entend à la radio la demande d'armistice formulée par le maréchal Pétain. « Ce fut pour moi un choc si violent que j'ai dû sortir de la pièce pour vomir... » (*La traversée du mal*, p.43). Elle s'engage dans la résistance. Arrêtée en 1942, accusée de cinq chefs d'inculpation punis de mort, Germaine ne sera finalement pas jugée mais déportée en Allemagne sous le régime N.N.(Nacht und Nebel), c'est-à-dire, condamnée à disparaître sans laisser de traces. Elle arrive au camp de femmes de Ravensbrück, à 80 km au nord de Berlin, le 31 octobre 1943.

Forte de son expérience ethnographique et avec l'aide de camarades étrangères plus anciennes dans le camp, elle décrypte le système criminel concentrationnaire et ses soubassements économiques, et en relève tous les éléments qui pourront informer le monde extérieur, si elle, ou l'une ou l'autre de ses camarades survit. Elle le décrit à ses « soeurs de résistance » considérant que la compréhension lucide des événements aide à mieux se défendre et libère de l'angoisse. Elle décortique aussi le système économique qui sous-tend l'organisation du camp et la raison des exterminations systématiques de détenus. Une étroite solidarité entre détenus est la première condition de la survie : « Si j'ai survécu » écrira-t-elle plus tard, « je le dois à coup sûr au hasard, ensuite à la colère, à la volonté de dévoiler ces crimes et, enfin, à la coalition de l'amitié. » (*Ravensbrück*, 1988, p.33) (...) Le groupe donnait à chacun une infime protection (manger son pain sans qu'on vous l'arrache, retrouver la nuit le même coin de grabat), mais il donnait aussi une sollicitude amicale indispensable à la survie. Sans elle, il ne restait que le désespoir, c'est-à-dire la mort. » Malgré cette terrible expérience, après la guerre, Germaine Tillion continue à essayer de comprendre l'autre, en distinguant le crime du criminel, « pour comprendre comment un peuple européen, plus éduqué que la moyenne, avait pu sombrer dans une telle démence » (*A la recherche de la vérité et du juste*, 2001, page 58).

Source : site internet de l'Association Germaine Tillion.

Texte 1 : « A propos d'ethnologie », préface à la quatrième édition du livre *Le harem et les cousins*, Editions du Seuil, 1974.

L'ethnologie – pas seulement humaine, mais humanisme – tient, au niveau de l'inter-connaissance des peuples, une place parallèle à celle que joue le dialogue à celle que joue le dialogue au niveau des individus : un aller-et-retour incessant de la pensée, incessamment rectifié.

Dans le dialogue, comme dans l'ethnologie, on est deux : un interlocuteur (être inconnu, peuple inconnu) et en face un autre être : celui qu'on connaît le plus et qu'on connaît le moins... Le dialogue s'engage, la navette commence son va-et-vient, et à chaque aller-et-retour quelque chose se modifie, non pas d'un côté mais des deux côtés, car ce que l'interlocuteur perçoit de lui-même c'est ce que le locuteur ne voit pas, et réciproquement. Mais inversement chacun voit dans l'autre ce que l'autre ignore. Cette confrontation fait apparaître alors des *tracés* invisibles. Il se passe ainsi quelque chose d'analogue à la découverte aérienne d'un paysage.

Vous marchez à pied dans la campagne, vous voyez un sentier plus ou moins sinueux, bordé de champs où poussent blé, avoine, herbes folles ; vous apercevez une marguerite, une touffe de coquelicots, un petit mulot... En avion, en hélicoptère, vous ne voyez le petit mulot, ni la marguerite, ni les coquelicots mais vous distinguez, dans un tel champ d'avoine qui lève, un tracé pâle parfaitement carré, ou rectangulaire, ou rond, tout à fait invisible quand on a le nez dedans, le pied dessus. Lorsqu'apparaît ce tracé géométrique, on sait qu'il correspond à quelque chose d'enfoui qui a gêné la pousse de l'herbe : murs d'un temple, d'une forteresse, d'un palais, d'une maison...

L'expérience quotidienne enseigne à chacun qu'un humain naît et se développe dans une bulle, - petit univers sphérique, dont l'embryon que nous sommes tous n'a jamais fini de dépasser la coquille. Par le dialogue, nous entreprenons ce dépassement, cet élargissement, mais élargissement et dépassement demeurent bien réduits tant qu'ils ne franchissent pas les murailles de ces autres univers que représentent chaque culture, chaque langue, chaque patte, chaque religion, - beaux jardins clos.

Texte 2 : extraits de *Fragments de vie*, textes rassemblés et présentés par Tzvetan Todorov, Editions du Seuil, 2009.

En 1934 je n'avais aucune expérience et je le savais. Pour m'approprier cette expérience, pour déchiffrer les faits neufs que j'avais sous les yeux, il me fallait d'abord recueillir une multitude de données. Car pour comprendre il faut d'abord apprendre, et si possible apprendre en ordre. Les sociologues et les historiens sont logés à la même enseigne : ils disposent de faits, c'est-à-dire d'effets. Mais ce qui importe ce sont les causes. Quand il s'agira de choisir ou d'inventer des causes aux effets qui auront été longuement collectés, il faudra faire un tri. Et qui guidera ce tri (il s'appelle comprendre) ? Rien d'autre que les expériences acquises en propre.

Je devais apprendre plus tard qu'il n'y a qu'une expérience valable pour chacun de nous, celle que nous avons sentie dans nos propres nerfs et dans nos propres os. Depuis l'expérience la plus banale que tout être humain connaît ou croit connaître — la faim — jusqu'à l'expérience la plus haute — celle de ces conflits déchirants dans lesquels une personnalité s'affirme ou se détruit —, rien, absolument rien ne s'invente. Comprendre, imaginer, deviner, c'est associer selon des modalités inépuisablement diverses des sensations acquises par l'expérience, et acquises seulement par l'expérience... Toute la mécanique de notre érudition ressemble aux notes écrites d'une partition musicale, et notre expérience d'être humain, c'est la gamme sonore sans laquelle la partition restera morte. Combien y a-t-il d'historiens, de psychologues, d'ethnologues — les spécialistes de l'homme — qui, lorsqu'ils rassemblent leurs fiches, ressemblent à un sourd de naissance copiant les dièses et les bémols d'une sonate ?

Nous n'avons l'accès que d'un être humain — nous-même — et il est impossible d'inventorier les autres, si ce n'est par rapport à cet inventaire premier que nous ne pouvons trouver qu'en nous. Si l'on ne se connaît pas soi-même, on ne connaîtra jamais personne. Et oserais-je dire qu'on ne se connaît qu'à l'usage ? Un usage de nous-même, il est vrai, qui remonte à notre naissance, et qui peut, à cause de cela, ressembler à l'intuition pour les êtres rares que chaque expérience instruit.

Après quatorze mois de cellule, je fus déportée à Ravensbrück, le mardi 19 octobre 1943, avec tous mes manuscrits. C'est alors, et alors seulement, que je refis mes classes « humanistes », et que j'appris sur le crime et les criminels, la souffrance et ceux qui souffrent, la lâcheté et les lâches, sur la peur, la faim, la panique, la haine, des choses sans lesquelles on n'a pas la clé de l'humain, car tout cela, à l'état de larves, rampe dans n'importe quelle société, mais on n'apprend à l'identifier que lorsqu'on a regardé longuement la bête adulte, épanouie dans sa peau.

Donner le détail de cette expérience représente une épreuve dont la seule pensée m'accable, mais je ne peux pas considérer cette expérience comme négligeable, je ne peux pas omettre de la mentionner, et admettre qu'il existe deux sortes de défaite — celle des autres et celle qui nous écrase —, deux sortes d'humiliation, deux sortes d'aliénation, deux sortes de torture — celle que nous subissons et celle que nous infligeons —, deux sortes de rancune — celle que nous ressentons et celle que nous inspirons.

Certes, j'avais senti d'instinct les pudeurs qui entouraient tous les rites de la nourriture dans ces pays où la famine est chronique. Je les avais senties d'instinct, et même, très naturellement, adoptées, mais je ne les ai vraiment comprises que lorsque, dans l'aube glaciale, j'ai vu des fantômes chancelants se détourner, tous, d'un seul mouvement, pour ne pas rencontrer le regard d'un autre fantôme qui — brusquement isolé des autres — grignotait dans les ténèbres, tandis que, dans le silence devenu total, on n'entendait plus que le bruit énorme des dents grinçant sur quelque chose, des lèvres suçant quelque chose, de la salive mouillant quelque chose, et de la glotte se tendant et se détendant pour avaler quelque chose.

Entre ces deux périodes, j'ai accumulé toute une série de connaissances dont j'affirme qu'elles m'ont aidée à parfaire mon apprentissage scientifique dans une proportion au moins égale à toutes les années que j'ai consacrées à l'étude proprement dite.

Je tiens à signaler que les rapports « scientifiques » — c'est-à-dire basés sur l'observation des autres — sont faux et factices : pour connaître une population il faut à la fois la « vivre » et la « regarder ». Ce pourquoi ceux qui vivent doivent apprendre à regarder, ou ceux qui regardent doivent apprendre à vivre — au choix.

En 1946, dans la période d'usure extrême qui suivit ma captivité en Allemagne, un institut international me demanda le compte rendu des enquêtes scientifiques que j'avais menées en Algérie entre 1934 et 1940. Mes trois principaux manuscrits avaient disparu et ma documentation était trop minutieuse pour pouvoir se reconstituer de mémoire. Je me mis à feuilleter les quelques fiches et brouillons rescapés du désastre — et qui dataient exclusivement de ma première série de missions — mais sans parvenir à éviter de les comparer mentalement au niveau atteint par mon enquête à la fin de mon second « séjour ».

[...]

Observer une civilisation, et s'observer tandis qu'on l'observe sont deux choses bien distinctes ; entre 1934 et 1940, je ne songeais encore qu'à ce que je voyais, et à la meilleure façon de le décrire, mais quelques années plus tard, je fus amenée à faire ce retour sur soi sans lequel il n'y a pas de véritable observation, et que tout sociologue doit faire un jour. Qu'est-ce que la sociologie ? Qu'est-ce que l'ethnologie ? C'est d'abord la remise en question, de fond en comble, de celui qui s'y consacre. Après cela, seulement, il peut regarder fonctionner une civilisation, et il peut distinguer ce qui, en elle, résistera aux ébranlements de la vie qui s'écoule — distinguer, dans le courant, les herbes que le flot incline et celles qu'il va déraciner.

Lorsqu'on cherche les transitions entre la « pensée sauvage » (telle que nous la décrit Claude Lévi-Strauss) et la « pensée moderne », on constate que les sciences dites exactes et les sciences dites humaines ont évolué en sens exactement inverse.

L'homme sauvage croyait qu'il « participait » à l'univers, que tel astre, tel animal, telle orientation, tel jour de la semaine n'étaient pas étrangers à sa vie, à son être, au point qu'il hésitait à se délimiter avec certitude par rapport à eux (notons, en passant, que l'homme sauvage est encore massivement représenté, de nos jours, dans nos capitales — ne serait-ce que par les innombrables lecteurs d'horoscopes). Par contre, ce même homme (si peu sûr de ses frontières par rapport à la planète Mars) se considérait sans hésitation comme d'une autre essence que tous les individus qui ne faisaient pas strictement partie de son campement.

Aujourd'hui, les physiciens, les chimistes et les astronomes se distinguent sans nulle hésitation de l'objet de leurs recherches, et ce sont maintenant les humanistes qui « participent » : disons que, dans les sciences dites exactes, lorsqu'un chercheur observe un phénomène au microscope, on distingue : l'œil qui regarde, l'instrument dont il se sert, l'objet qu'il étudie — tandis qu'une noble froideur (dite scientifique) préside à l'opération... Dans les sciences humaines, au contraire, l'observateur, la lunette grossissante et le microbe qui s'agite sur la plaque de verre ne sont séparés que par d'incertaines cloisons, tandis que l'« expérience » (souvent faite « à chaud ») remplit de buée les microscopes, et communique aux préparateurs l'énergie des bactéries.

Cette solidarité fondamentale de l'observateur et de l'observé et cette lenteur à la percevoir nous expliquent pourquoi, beaucoup plus que toutes les autres sciences, les sciences humaines ont eu grand-peine à conquérir un vocabulaire précis, affranchi des lourdes hypothèques du passé : on peut parler très longuement de chimie ou d'astronomie sans rien savoir des alchimistes et des astrologues — mais avant d'écrire le mot « ethnologue » en sous-titre d'une étude, il faut faire bien attention et très attentivement définir ce qu'on entend par là.

Document iconographique : GERMAINE TILLION CHEZ SIL GHAZALI, AURÈS, ALGERIE, 1934.

Légende : Sil Ghazali est un des hôtes de Germaine Tillion, dans l'Aurès.

Source : © Association Germaine TILLION Droits réservés



Texte 3 : Extrait de *Terre des hommes*, Antoine de Saint-Exupéry, Editions Gallimard, 1944.

Pour comprendre l'homme et ses besoins, pour le connaître dans ce qu'il a d'essentiel, il ne faut pas opposer l'une à l'autre l'évidence de vos vérités. Oui, vous avez raison. Vous avez tous raison. La logique démontre tout. Il a raison celui-là même qui rejette les malheurs du monde sur les bossus. Si nous déclarons la guerre aux bossus, nous apprendrons vite à nous exalter. Nous vengerons les crimes des bossus. Et certes les bossus aussi commettent des crimes.

Il faut, pour essayer de dégager cet essentiel, oublier un instant les divisions, qui, une fois admises, entraînent tout un Coran de vérités inébranlables et le fanatisme qui en découle. On peut ranger les hommes en hommes de droite et en hommes de gauche, en bossus et en non-bossus, en fascistes et en démocrates, et ces distinctions sont inattaquables. Mais la vérité, vous le savez, c'est ce qui simplifie le monde et non ce qui crée le chaos. La vérité, c'est le langage qui dégage l'universel. Newton n'a point « découvert » une loi longtemps dissimulée à la façon d'une solution de rébus, Newton a effectué une opération créatrice. Il a fondé un langage d'homme qui pût exprimer à la fois la chute de la pomme dans un pré ou l'ascension du soleil. La vérité, ce n'est point ce qui se démontre, c'est ce qui simplifie.

A quoi bon discuter les idéologies ? Si toutes se démontrent, toutes aussi s'opposent, et de telles discussions font désespérer du salut de l'homme. Alors que l'homme, partout, autour de nous, expose les mêmes besoins.

Nous voulons être délivrés. Celui qui donne un coup de pioche veut connaître un sens à son coup de pioche. Et le coup de pioche du bagnard, qui humilie le bagnard, n'est point le même que le coup de pioche du prospecteur, qui grandit le prospecteur. Le bain ne réside point là où des coups de pioche sont donnés. Il n'est pas d'horreur matérielle. Le bain réside là où des coups de pioche sont donnés qui n'ont point de sens, qui ne relient pas celui qui les donne à la communauté des hommes.

Et nous voulons nous évader du bain. Il est deux cents millions d'hommes, en Europe, qui n'ont point de sens et voudraient naître. L'industrie les a arrachés au langage des lignées paysannes et les a enfermés dans ces ghettos énormes qui ressemblent à des gares de triage encombrées de rames de wagons noirs. Du fond des cités ouvrières, ils voudraient être réveillés. Il en est d'autres, pris dans l'engrenage de tous les métiers, auxquels sont interdites les joies du pionnier, les joies religieuses, les joies du savant. On a cru que pour les grandir il suffisait de les vêtir, de les nourrir, de répondre à tous leurs besoins. Et l'on a peu à peu fondé en eux le petit-bourgeois de Courteline, le politicien de village, le technicien fermé à la vie intérieure. Si on les instruit bien, on ne les cultive plus. Il se forme une piètre opinion sur la culture celui qui croit qu'elle repose sur la mémoire de formules. Un mauvais élève du cours de Spéciales en sait plus long sur la nature et sur les lois que Descartes et Pascal. Est-il capable des mêmes démarches de l'esprit ?

[...]

Pourquoi nous haïr ? Nous sommes solidaires, emportés par la même planète, équipage d'un même navire. Et s'il est bon que des civilisations s'opposent pour favoriser des synthèses nouvelles, il est monstrueux qu'elles s'entre-dévorent.

Puisqu'il suffit, pour nous délivrer, de nous aider à prendre conscience d'un but qui nous relie les uns aux autres, autant le chercher là où il nous unit tous. Le chirurgien qui passe la visite n'écoute pas les plaintes de celui qu'il ausculte : à travers celui-là, c'est l'homme qu'il cherche à guérir. Le chirurgien parle un langage universel. De même le physicien quand il médite ces équations presque divines par lesquelles il saisit à la fois et l'atome et la nébuleuse. Et ainsi jusqu'au simple berger. Car celui-là qui veille modestement quelques moutons sous les étoiles, s'il prend conscience de son rôle, se découvre plus qu'un serviteur. Il est une sentinelle. Et chaque sentinelle est responsable de tout l'empire.